

LE RÉVEIL

ÉDUCATION PUBLIQUE—RÉFORMES

ARTHUR BUIES, PROPRIÉTAIRE ET RÉDACTEUR

Vol. I

MONTREAL, SAMEDI, 14 OCTOBRE 1876

No. 21

MONTREAL, 14 OCTOBRE 1876

Le *National*, organe des libres-penseurs... administratifs, a cru devoir relever le premier *Réveil* de la semaine dernière. C'était pas la peine assurément. Que pouvons-nous répondre à ce malheureux et quelle arme prendrions-nous qui ne lui donnerait pas immédiatement le coup-de-grâce ? Nous ne sommes capable ni de la cruauté ni de l'indignité d'échanger à la dernière heure quelques coups de plume avec un fantôme. Le *National* avait uné belle carrière devant lui, il ne l'a pas comprise, et il ne la comprend pas encore. Jusqu'au bout, il soutiendra que le parti qu'il a cru représenter n'avait en vue que les choses administratives : il ne professe, comme il le déclare en s'adressant au *Réveil*, " aucune doctrine philosophique proprement dite et ne s'occupe que de l'administration des affaires du pays à un point de vue économique et surtout pratique."

Ceci n'est pas de la politique, c'est de la bureaucratie, et nous ne voyons pas quel autre nom donner au parti des purs nationaux que celui de parti des clercs. Croire que dans un pays où tout est à réformer et à créer, les gens intelligents borneront leurs aspirations à voir tel ou tel individu au timon des affaires parce qu'il paiera moins cher qu'un autre l'éclairage du parlement ou qu'il sera un peu plus raide avec les soumissionnaires de travaux publics, c'est n'avoir aucune intelligence d'une situation dont les vices éclatent à tous les yeux et dont la réforme est urgente. La politique d'aucun peuple ne s'est jamais limitée à un domaine aussi rétréci, et c'est vouloir absolument se fermer toutes les portes de l'avenir que de s'obstiner à l'y maintenir. Un parti pas plus qu'un autre ne peut avoir le monopole des bons administrateurs, et c'est puéril en vérité que de prendre un nom et un drapeau pour représenter simplement l'aptitude financière d'un chef d'administration. Nous taxer d'exagérations ridicules, dire que notre article de la semaine dernière n'était qu'une charge, que nous gonflons notre journal d'élucubrations, comme l'a dit de nous le *National*, quand, dans le pays entier, il s'élève de toutes parts des milliers de voix pour protester contre l'intolérance cléricale, contre les abus criants de l'autorité religieuse, contre les injustices et les persécu-

tions auxquelles les plus honorables citoyens sont en butte pour le seul crime de ne pas céder en tout et partout à leurs curés, quand on voit les prétentions énormes ouvertement formulées par les organes de l'ultramontanisme, et dont nous avons déjà maintes fois subi la loi avant que la résistance ne fût commencée par les dernières contestations électorales, c'est tout simplement avoir besoin d'un microscope pour regarder des montagnes, c'est ne voir, dans un torrent qui bondit et qui ravage, que les quelques gouttes d'eau qui rejaillissent loin de son lit.

Il y a un mot bien commode dans notre pays, un mot qui s'applique à tout ce l'on veut, c'est le mot *élucubration*. De même on dit encore communément d'un homme qui a des idées au-dessus des idées vulgaires, et qui les exprime de temps à autre : " c'est une belle imagination, mais c'est dommage qu'il n'ait pas de jugement ! " Quand on a dit cela, on a tout dit. Avoir du jugement, c'est être réduit aux pures banalités, c'est avoir un si maigre fonds d'idées qu'il soit impossible de commettre des écarts, c'est être à l'abri de tout risque, grâce au manque absolu de relief ; s'encroûter dans la routine, ne rien comprendre ni concevoir au-delà de ce qui touche immédiatement, avoir une répugnance instinctive pour tout ce qui s'éloigne du lieu commun, pour tout ce qui a quelque caractère d'originalité ou de nouveauté, c'est faire preuve d'un jugement sain ; on arrive même à la profondeur pour peu qu'on soit absolument muet sur toutes les questions ; voilà l'opinion d'un bon nombre de gens. Nous préférons, quant à nous, être coupable de quelques excentricités par ci par là ; mais nous n'avons pas à les craindre. Nous nous faisons un devoir de ne rien présenter à nos lecteurs qui ne soit raisonné et démontré, que tout esprit sérieux et juste ne reconnaisse comme vrai, comme étant l'image de l'état de choses réellement existant. Si nous ne disons pas tout haut ce qu'un grand nombre pense et dit tous les jours privément, nous n'avons aucune raison d'être.

Cela étonne parfois sans doute ; la vérité dite inopinément choque souvent ceux-là mêmes qui désirent le plus l'entendre, mais cette impression est passagère ; ce qui reste, c'est la justesse de ce qu'on a dit. A cer-